



Territoire et imaginaire néolibéral. Buenos Aires

Fernando Stefanich

► To cite this version:

Fernando Stefanich. Territoire et imaginaire néolibéral. Buenos Aires. Institut de littérature comparée Margarida Losa. Fictionnaliser l'espace. Approches thématiques et critiques, 10, FLUP/ILCML, pp.217-231, 2017, Libretos, 978-989-99375-6-7. 10.21747/9789899937567/libreto10a14 . hal-04209486

HAL Id: hal-04209486

<https://hal.science/hal-04209486>

Submitted on 17 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TERRITOIRE ET IMAGINAIRE NEOLIBERAL. BUENOS AIRES

FERNANDO STEFANICH

UNIVERSITE DE LORRAINE (METZ)

Ecritures

Ce travail a pour but d'analyser la transformation de la ville de Buenos Aires au cours des années 90, années marquées par la primauté du néolibéralisme. La situation économique attire des habitants des autres villes et des pays limitrophes. La capitale argentine modifie radicalement son profil. Les groupes sociaux – qui luttent pour les ressources, les espaces et les symboles – sont soumis à des forces centrifuges et centripètes, ascendantes et descendantes. Ils se livrent à un travail de sacralisation et désacralisation du territoire, de construction et déconstruction.

Notre corpus comporte trois romans : *Las viudas de los jueves* (Claudia Piñeiro), *Puerto Apache* (Juan Martini) et *El muchacho de los senos de goma* (Sylvia Iparraguirre). Publié en 2005, le premier décrit les conditions de vie dans un quartier privé tandis que le second, qui date de 2002, rend compte de la réalité du pays à travers le regard des habitants d'un bidonville. Le troisième texte, celui de Sylvia Iparraguirre, nous fait découvrir la ville en brossant le portrait d'un vendeur à la sauvette, Cristóbal, jeune homme débrouillard qui commercialise des produits d'importation.

Le contexte

Le cas qui nous occupe est l'Argentine des années 90. Pour cela, il faut faire un peu d'Histoire. Pour Naomi Klein, le libéralisme est introduit en Amérique latine le 11 septembre 1973, date du coup d'État de Pinochet au Chili. Klein décrit en détail le débarquement des théories de Milton Friedman et de l'École de Chicago, leur lutte contre les développementalistes, le rôle de la Fondation Ford. Klein définit le coup d'État de Pinochet contre Salvador Allende comme « partenariat entre l'armée et les économistes » (92).

En 1983, le pays se libère de la dictature. Cette année-là, les deux partis historiques s'affrontent. Lúder pour le péronisme et Alfonsín pour le radicalisme. C'est ce dernier qui

remporte les élections. La gestion d'Alfonsín peut être qualifiée de gouvernement de transition ; il essaie de pacifier le pays (théorie des deux démons) et réussit à consolider la démocratie en faisant face à deux tentatives de coup d'état. Vers la fin de son quinquennat, l'hyperinflation éclate et Alfonsín doit avancer les élections.

En 1989, Carlos Menem est élu président. Il était, jusque lors, gouverneur de la province de La Rioja. Il faut signaler que certaines régions du pays sont le fief d'un homme ou d'une famille, elles gardent encore des traces du féodalisme espagnol. Ainsi, nous trouvons Menem à La Rioja, Saadi à Catamarca ou encore Rodríguez Saá à San Luis.

Menem réussit à désamorcer le péril militaire et qu'il tente de pacifier le pays par le biais d'une série d'indults. En outre, il flexibilise le travail et réduit l'État en privatisant (bradant ?) ses entreprises (trains, YPF, Aerolíneas Argentinas). C'est l'époque de la performance. Un minimum d'État pour un maximum de marché. Ces privatisations ont été possibles grâce à la « stratégie du choc » décrite par Naomi Klein (les crises sont des chocs qui permettent aux gouvernements d'introduire des réformes violentes et impopulaires). Dans le cas qui nous concerne, le choc fut produit par l'hyperinflation alfonsiniste.

De la crise comme un marathon de danse

Georg Simmel, dans « Les pauvres », nous éclaire sur la relativité du concept de pauvreté : « La relativité de la pauvreté ne correspond pas à la relation entre les moyens individuels et les fins individuelles réelles mais aux fins liées au statut de l'individu, à l'a priori social qui varie selon le statut (Etienne et Mendras, 1996 : 149). » Autrement dit, la pauvreté existe dans toutes les classes sociales. Le métier de bourgeois exige une mise en scène, un style de vie difficile à maintenir du fait des fortes turbulences que provoque la crise. Il nous paraît pertinent de citer ici l'anecdote qu'Ernst Bloch ramène à la mémoire dans *Héritage de ce temps* : « La salle des fêtes de Francfort a organisé [...] un Championnat International de Marathon de Danse. [...] les couples doivent conserver un *aspect socialement digne*. La dignité du soulier verni étroit, des faux cols, [...] Le vainqueur du championnat est le couple qui est le dernier à s'effondrer sur le parquet de danse » (Bloch, 1977 : 40). L'anecdote reflète avec précision l'esprit de l'époque. Cette vision de la vie contemporaine comme un marathon de danse se manifeste aussi, comme il est logique, dans les phénomènes de surface. Les émissions télévisées (Loft Story, Survivor, Le Maillon faible) se fondent sur la « jetabilité » des humains et sur leur élimination ; ainsi, dans *Les veuves du jeudi*, nous lisons : « Son but [celui du Tano], ce n'était pas de cacher sa déchéance aux autres, c'était de ne pas se laisser déchoir. (278) » Le monde Big Brother est un monde

« d'individus qui ne peuvent compter que sur leurs propres ruses et tentent de se montrer plus malins les uns que les autres et de s'entre éliminer (Bauman, 2008 : 110) ».

Ville et imaginaire

La cartographie aussi bien que le cadastre révèlent la réalité physique de la ville, le simple inventaire de ses accidents géographiques, de ses rues, avenues, ponts et constructions, mais il est impossible de définir une ville rien qu'à partir de sa stricte réalité matérielle (Cambier, 2005 : 84).

On sait que les utopies sont en rapport avec la situation de certaines classes sociales à un moment historique donné. Autrement dit, les utopies constituent dans un premier moment des créations de l'imagination (phantasie) d'un groupe social – ce sont le produit de l'imaginaire social – et ont pour but la transformation de l'ordre existant. La Génération de 80 prend le pouvoir dans l'Argentine de fin du dix-neuvième siècle et c'est précisément l'utopie européanisante de ce groupe – avec des personnalités telles que Lucio Mansilla, Eduardo Wilde, Miguel Cané – qui façonnera la capitale. C'est la période où l'on entreprend la rénovation du port, la construction du Théâtre Colón, du Palais Barolo, du Palais du Congrès et du Palais de Justice, l'inauguration de l'Avenue de Mayo et la réalisation de travaux de construction sous la direction d'architectes français tels que René Sargent (responsable des Palais Alvear, Errázuriz, Bosch) ou Jules Charles Thays qui serait nommé Directeur de Parques y Paseos en 1891 et qui concevrait de nombreux travaux publics : le Jardin Botanique et les Bois de Palermo, les parcs Lezama, Centenario ou Rivadavia, les places Constitución, Congreso et la Place de Mayo. La source d'inspiration est le Paris de Haussmann. La célébration fastueuse et pompeuse du Centenaire illustre clairement la mentalité de l'époque.

Ainsi, la ville de Buenos Aires est historiquement divisée en deux : un centre construit autour de la Place de Mayo, l'ancienne Place Mayor du temps de la colonisation espagnole, et les quartiers périphériques. L'épidémie de fièvre jaune de 1871 provoquera le déplacement des familles aisées vers le nord de la Place de Mayo (plus tard, à partir de 1914 font leur apparition les commerces et les services publics donnant naissance à ce qu'on appelle la City), alors que l'ancien centre historique – Montserrat, San Telmo – situé au Sud, s'appauvrit.

En dehors de la ville, il y a la *pampa*, mythique elle aussi, mythique dans son immensité, dans sa solitude. La *pampa* est un vide, un océan de terre, un territoire sauvage, le territoire du *gaucho*. Et aux frontières, la lutte. La lutte sourde entre deux configurations antagoniques : la ville et la *pampa*.

Nous avons vu de quelle manière Buenos Aires avait été modelée par l'utopie européanisée de la Génération de 80. On pourrait dire autant de l'utopie premier-mondiste des années quatre-vingts symbolisée par Puerto Madero. Ce n'est pas un hasard si la construction de Puerto Madero est commencée dans les années quatre-vingts (1880). En effet, en 1882 Eduardo Madero fut chargé par le gouvernement de construire un nouveau port car la faible profondeur du Río de la Plata rendait difficile les manœuvres de décharge ; les travaux démarrèrent en 1887. Un siècle plus tard, en novembre 1989, le gouvernement de la Nation et celui de la ville signent l'acte d'association en vue de l'urbanisation de la zone de Puerto Madero. En peu de temps, Puerto Madero est devenu un centre commercial puissant avec restaurants, bureaux et logements privés, le tout selon un design moderniste à l'image du Puente de la Mujer, inauguré en 2001 et conçu par le prestigieux architecte et ingénieur espagnol Santiago Calatrava. Cette répétition historique ne devrait pas nous étonner ; dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Karl Marx signale : « Hegel note quelque part que tous les grands événements et personnages historiques surviennent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : une fois comme [grande] tragédie et la fois d'après comme [misérable] farce » (437).

Parallèlement, les bidonvilles verront leur population augmenter d'une manière considérable.

La médiévalisation de la ville

Pour Eugenio d'Ors, « une réflexion attentive révèle la présence de systèmes, de synthèses effectives, qui rassemblent les éléments lointains, et dissocient les éléments proches ou contigus » (67). Chaque époque, chaque parcelle d'Histoire possède sa propre centralité sous-jacente qui l'organise. Il n'est pas anecdotique de rappeler ici qu'Ernst Bloch, dans *L'héritage de ce temps*, développe le concept de multiplicité temporelle en soulignant que « de véritables paysages urbains du Moyen Âge dorment dans la vie d'aujourd'hui » (1977 : 100). Il en est de même pour Umberto Eco. En partant d'un texte de Roberto Vacca (*Il Medioevo prossimo venturo*), Eco s'adonne à un jeu interprétatif et prédictif, avec des réflexions qu'on peut lire dans « Le nouveau Moyen Âge », article qu'il intègre dans *La guerre du faux* (2008). Dès qu'on pense au Moyen Âge, on pense aux épidémies, aux massacres, à l'intolérance, à l'obscurité. Il s'agit pourtant d'une époque beaucoup plus complexe. Pour Eco, la période médiévale se caractérise par la dégradation de la paix, la menace barbare, l'effondrement du pouvoir international (crise du contrôle central). Dans son article rédigé en 1979, l'intellectuel italien constate la crise de la *Pax americana* et la disparition non pas du monde romain mais de l'Homme libéral, « l'entrepreneur de langue anglo-saxonne qui a eu avec Robinson Crusoé son poème primitif et avec Max Weber son Virgile » (2008 : 67).

Eco ne se doutait pas qu'un peu plus tard, dans les années quatre-vingt, sous les gouvernements de Ronald Reagan et de Margaret Thatcher, les théories de Milton Friedman allaient s'imposer dans le monde et que nous allions glisser vers une ère néo-libérale et post-panoptique. Dans la même lignée, un autre intellectuel italien, Giuseppe Sacco, développe le thème de la médiévalisation de la ville contemporaine, « une série de minorités qui refusent d'être intégrées constituent des clans ; chaque clan repère un quartier qui devient son centre, souvent inaccessible : on en arrive à la notion de *contrada* médiévale » (Eco, 2008 : 70).

Nous pouvons aussi citer Italo Calvino, pour qui « les villes comme les rêves sont faites de désirs et de peur » (1996 : 56). En d'autres mots, le territoire est modelé par l'imaginaire. C'est dans ce sens que J.-F. Mattéi définit la pensée comme étant l'*oasis de l'idée*, car « la civilisation s'est [...] donné la représentation d'une enceinte close, pénétrée de jardins, et cernée de tous côtés par le désert des Barbares » (2004 : 277). Le parallélisme entre les deux époques – postmodernisme et Moyen Âge – peut également être appliqué à d'autres aspects de la vie sociale. Au Moyen Âge par exemple, on voyageait dans l'insécurité, situation qui n'a pas beaucoup changé de nos jours. Un autre point commun, c'est la détérioration écologique : on a eu beau prendre conscience de l'importance de la préservation de la planète, on n'arrête pas pour autant de produire des gadgets rapidement périssables et d'entasser des déchets. Mentionnons encore, pour finir, le besoin permanent de réadaptation et de réinsertion : le Moyen Âge étant une époque de transition permanente, la mobilité et la flexibilité étaient devenues deux composantes essentielles à la survie, comme il en est encore de nos jours.

La citadelle

Dans *Fortress America: Gated communities in the United States* (1997), Edward James Blakely et Mary Gail Snyder les définissent comme « des ensembles résidentiels délimités par une clôture, le plus souvent composés d'habitations unifamiliales, dont l'accès est limité et surveillé (caméras de surveillance, barrières, personnel de sécurité) et où les espaces d'usage communautaire (rues, trottoirs, parcs, etc.) sont privés plutôt que de propriété publique ». Né aux Etats-Unis, le phénomène des gated communities va rapidement se répandre dans le monde entier. On les connaît sous la dénomination de : *condominios fechados* au Brésil, *fraccionamientos* au Mexique, *countries* ou *barrios cerrados* en Argentine, *communauté emmurée* au Québec, *compounds* en Afrique du Sud. Dans leur ouvrage, Blakely et Snyder identifient trois typologies de gated communities : les *lifestyle communities*, les *prestiges communities* et les *security communities*. En réalité, il s'agit d'un cocktail qui comporte – à des proportions variables – les

trois éléments. Quoi qu'il en soit, les classes hautes et moyennes désertent la ville et le territoire se trouve parsemé de citadelles.

L'étranger ante portas

La ville est un « territoire ambivalent, lieu de liberté comme de danger (Bauman, 2010 : 94) ». L'étranger, l'Autre est – tant au Moyen Age qu'à notre époque – porteur de maladie, contagieux, et l'hygiène est fournie par les outils de séparation. Dans cette dynamique, le quadrillage des villes est une façon (non réussie) de réduire l'étrangeté de la ville. Le thème de l'étranger est central dans l'œuvre de Zygmunt Bauman, mais il s'agit moins de l'étranger en-soi que de sa proximité, de la menace qu'il représenterait : « Aux yeux des Anciens, qui inventèrent ce mot pour désigner les non-Grecs (et plus tard ceux qui vivaient en dehors du droit romain), les barbares n'étaient source de peur que lorsqu'ils approchaient de trop près et qu'ils se tenaient eux-mêmes *ante portas* [...] » (2010 : 116).

De nos jours, tout est mis en place pour réduire le contact, pour que l'élément étranger soit neutralisé. Menacé par l'étranger *ante portas*, l'homme cherche à construire un « chez soi » sécurisant. Ainsi, la ville qui émerge à la fin du développement moderne est un espace hétérogène. Il s'agit d'un agrégat de secteurs dont les lignes de démarcation sont parfois tracées avec netteté et surveillées. C'est le cas des *countries*. L'habitant du *country* prend sa voiture (en préférence un 4x4 équipé de vitres teintées) et l'autoroute le conduit à son lieu de travail. Sur le chemin il y a un *bidonville* mais il ne le voit pas, il va trop vite. Pourtant, voyager peut s'avérer dangereux car, comme au Moyen Age, les véhicules sont parfois interceptés par des brigands, des bandits de grand chemin. L'étude de noms donnés à ces *countries* s'avère révélatrice. Parmi les *countries* répertoriés, on en trouve un appelé « El Fortín » et un autre « Fortín del Pozo ». Et ce n'est pas un hasard. Le *fortín* était une petite forteresse que l'on construisait pour se protéger des *malones*, des attaques des indigènes. C'est ici que le concept d'étranger *ante portas* de Bauman prend toute sa dimension. Les résidents du *country* vivent leur réalité comme un exil intérieur, un exil qui les oblige à quitter amitiés, familles, endroits. Celui qui lirait le roman en faisant abstraction du contexte pourrait penser qu'au dehors, à l'extérieur du *country*, il se passe quelque chose de terrible et que le texte s'inscrit dans la lignée des ouvrages apocalyptiques produits par exemple à la suite des attentats du 11 septembre.

Le texte de Piñeiro décrit donc une société sectaire, une société qui dresse des murailles et qui sépare. Pourtant, l'apparition des *countries* en Argentine obéit à de multiples facteurs. Bien que les habitants des *countries* mettent d'habitude l'accent sur le retour à la nature, il faut signaler que doucement et progressivement le quartier se dévalorise au point de perdre sa fonction de générateur et de garant de statut social. Il y a donc quelque chose

qui dépasse la simple quête d'une vie saine et l'élément sécuritaire. C'est la construction de prestige, la construction d'un espace hominien et hermétique, d'une communauté affective qui élimine l'altérité, l'étrangeté, ce qui est différent, une communauté affective fondée sur l'affinité.

Néotribalisme ou ersatz communautaire ?

Jean Baudrillard voit dans le postmodernisme un retour au communautarisme : « Partout on recycle les facultés perdues, ou le corps perdu, ou la socialité perdue [...] » (27). Étant donné le besoin de communautarisme, « le problème central de la postmodernité sera de créer des ersatz de communauté pour fabriquer ou même vendre un sentiment de communauté [...] » (2010 : 109). Le marketing l'a bien compris et les entreprises construisent leurs ersatz à travers les marques et le luxe. Les countries, eux aussi, vendent cette illusion d'appartenance. Ersatz de communauté, le country est moins une façon de « vivre-ensemble » qu'une façon de vivre « entre-nous », entre des personnes qui se reconnaissent.

L'idée de ville assiégée conduit à la construction des countries qui opèrent comme des endroits aseptiques, véritables oasis loin du chaos et du désordre de la ville. La réalité a été remplacée par une série de simulacres. Baudrillard affirme que « lorsque le réel n'est plus ce qu'il était, la nostalgie prend tout son sens. Surenchère des mythes d'origine et des signes de réalité [...] » (17). Aussi le country se fonde-t-il sur deux concepts. D'un côté la nostalgie communautaire. D'un autre côté, en plus de la nostalgie communautaire, le country nous renvoie au retour de l'homme dans la nature. Car l'échec du concept de progrès – mythe sur lequel se fonde la modernité – dénoncé déjà par l'École de Francfort, conduit au repli de l'homme. L'opposition entre l'homme et la nature (Descartes proclamant un homme « maître et possesseur de la nature ») entre dans une nouvelle étape. Ce sont les temps de l'écologie où l'homme s'interroge sur son lieu dans le monde.

Le ghetto

La néolibéralisme ne fera qu'accroître les inégalités et le Buenos Aires des countries coexiste avec celui des bidonvilles. « La société de la minceur est celle de l'obésité », soutient Lipovetsky dans *La société hyper moderne* (26). Même constat pour Zygmunt Bauman : « Dès le départ, nous dit-il, la modernité a produit, et continue de produire, d'énormes quantités de déchets humains (2010 : 149). » Italo Calvino le disait à sa façon en décrivant la ville imaginaire de Léonie : « l'opulence de Léonie se mesure à celles que chaque jour sont mises au rebut pour faire place à de nouvelles. Au point qu'on se demande si la vraie passion de Léonie est vraiment, comme ils disent, le plaisir des choses neuves et

différentes, ou si ce n'est pas plutôt l'expulsion, l'éloignement, la séparation [...] » (133-135).

Les travaux développés par l'École de Chicago sont particulièrement utiles pour ce type d'analyse. Aux commencements du vingtième siècle, la ville nord-américaine de Chicago connaît – à l'égal que Buenos Aires – une explosion démographique suivie d'un accroissement significatif de la délinquance. Pour cette École qui s'attache à étudier le délit en fonction de l'espace physique, la ville apparaît comme un laboratoire social. La recherche sociologique organise la ville en zones, prend le ghetto comme objet d'investigation et montre la manière dont chaque aire naturelle (territoire où un groupe donné partage une manière d'être, un mode de vie, des perspectives spécifiques, qui trie sa population conformément aux appartenances sociales, ou culturelles et au statut social) recompose à sa manière un lien social partiel de type communautaire.

Toute une tradition théorique à orientation marxiste représentée par des auteurs comme Walter Benjamin, Siegfried Kracauer et Theodor Adorno, se fonde sur l'exclusion, fixant le regard sur ceux qui sont restés au bord du chemin :

Pour ne plus écrire l'histoire des vainqueurs, la théorie doit aussi se tourner vers ce qui [...] est resté au bord du chemin – ce qu'on pourrait appeler les déchets – et les coins sombres qui avaient échappé à la dialectique. C'est le propre du vaincu de paraître insignifiant, excentrique, dérisoire du fait même de son impuissance. La théorie se trouve renvoyée à un matériel imparfait, opaque, non encore élucidé, qui possède de ce fait des traits anachroniques mais n'est pas totalement désuet parce qu'il a déjoué la dynamique de l'histoire (Adorno, 1980 : 143).

Nous pourrions également inscrire dans cette voie certaines pièces de théâtre de Samuel Beckett dont *Residua* et *Detritus*, de Samuel Beckett. On perçoit donc une volonté de reconstituer l'histoire à partir des déchets qui s'entassent aux portes des villes et de doter cette reconstitution d'un cadre théorique et d'une poétique.

À l'heure d'envisager une poétique du résiduel, nous pensons inévitablement aux peintures qui conforment la série « Juanito Laguna » de l'artiste peintre argentin Antonio Berni. Empiffrée, la ville industrielle riche vomit ses déchets et c'est dans ces dépotoirs que Juanito Laguna vient clocharder. C'est avec les déchets de la société de consommation que Berni « peint » ses tableaux et que Martini écrit *Puerto Apache*, roman qui montre un corps social corrodé par le chômage et la précarité du monde du travail ; les récits de vie rendent compte de la dégradation progressive non seulement du prolétariat mais également d'un secteur de la classe moyenne.

Nomadisme

Vendeur à la sauvette, le personnage principal du roman *El muchacho de los senos de goma*, Cristóbal, est particulièrement mobile. Au fil des pages, nous le suivons de l'Avenue Warnes (La Paternal) au quartier Centenario en passant par la City ou encore La Costanera.

« L'idée selon laquelle, nous dit Adorno, le citoyen moderne serait un nouveau genre de nomade mérite particulièrement d'être soulignée. Elle n'exprime pas seulement l'angoisse et l'aliénation, mais aussi l'ahistoricité montante d'une condition dans laquelle les hommes ne s'éprouvent plus que comme les objets de processus opaques et, ballottés entre le choc soudain et l'oubli soudain, en sont plus capables d'une expérience continue du temps. Spengler voit le lien entre l'atomisation et le type humain régressif, tel qu'il ne s'est totalement révélé que sous le signe des déchaînements totalitaires : "Chacune de ces somptueuses métropoles abrite une misère horrible, un retour de toutes les habitudes de vie à l'état sauvage, cultivant dès aujourd'hui un nouvel homme primitif, entre pignon et mansarde, cave et arrière-cour" (cf. II, 95) » (« Adorno, 2003 : 46).

Le buscavidas

Cristóbal est dépeint comme entrepreneur et débrouillard. Il évolue dans un socio-historique (Castoriadis) marqué par l'incertitude et l'instabilité. Le néolibéralisme a plongé l'homme dans un état de nature (Hobbes), un contexte de darwinisme social hyper-compétitif où le mot-clé est la performance.

Au cours des années quatre-vingt-dix, les turbulences économiques se succèdent. Dans l'un des chapitres, le personnage principal des *Veuves du jeudi* les énumère : « En feuilletant les pages antérieures de mon carnet, je retrouvai un à un les noms des différents effets économiques qui nous avaient frappés au cours de ces dernières années [...]. 1994 effet Tequila [...]; 1997, crise asiatique [...]; 1998, effet Vodka [...]; 1999, effet Caïpirinha [...]; 2001, effet *Mate cocido* [...] » (262-266). Le système capitaliste se nourrit des crises qui, bien que différentes, finissent toutes par se ressembler du fait qu'elles produisent des effets identiques. Le sociologue français Edgar Morin s'attaque aux crises provoquées par la croissance des villes au dix-neuvième siècle, des crises qui sont à l'origine « des répressions profondes, des incertitudes de vie et de survie (chômage), des agglomérats anoniques, des dérèglements multiples (délinquance, alcoolisme) [...] (Morin, 1994 : 379) ».

Même constat pour Galeano : « Les centres urbains se gonflent au point d'éclater. En 1950, l'Amérique Latine avait six villes de plus d'un million d'habitants. En 1980, elle aura

vingt-cinq. Les légions de travailleurs que la campagne rejette partagent, aux abords des grandes villes, le sort que le système réserve aux jeunes citadins “excédentaires”. (385)

Or, comment survivre dans un tel contexte lorsqu’on n’a rien à offrir ? Les analyses de François Dubet vont se centrer sur la figure du « galérien ». Le « galérien » est condamné à « ramer », sans espoir d’intégration. Cette situation peut générer haine et violence, les seuls moyens d’expression des exclus (Guibert et Jumel, 2002 : 92). Pour Galeano, « On y perfectionne les pratiques des *buscavidas* (débrouillards) permettant de survivre. “Le système de production a montré une nette insuffisance dans la création d’un recrutement rentable capable d’absorber la force de travail grandissante de ces régions, et spécialement la main d’œuvre urbaine [...]” » (385-386).

L’art latino-américain s’est fait l’écho de ce personnage avec par exemple le comédien mexicain Cantinflas, la bande dessinée « Condorito » (Chili) ou encore la série argentine « Buscavidas » (1984-1988).

Nous pouvons associer le *buscavidas* au *pícaro*. Ce personnage se consolide certes à la Renaissance (*Lazarillo de Tormes*, 1553) mais est né au Moyen Âge à cause de l’émergence d’une économie régie par l’argent. Il s’agit d’un antihéros, un personnage sans scrupules, un marginal qui cherche à se faire une place dans la société et emploie tous les moyens pour subsister. Il est par conséquent un personnage déviant. Celle-ci est la principale différence avec le *buscavidas* car ce dernier ne franchira jamais cette frontière. Leur différence est donc d’ordre moral. Ses caractéristiques principales sont, au-delà de la mobilité, la *mêtis* (intelligence de la ruse) et le *kairos* (capacité à saisir les opportunités). Nous pouvons le décrire comme un personnage rusé mais intègre voire noble, synthèse en quelque sorte de deux personnages médiévaux : le *pícaro* et le chevalier.

Conclusion

Les trois romans de notre corpus décrivent fidèlement la métamorphose subie par la ville de Buenos Aires au cours des années quatre-vingt-dix. Le centre-ville s’atomise, les quartiers privés prolifèrent à la périphérie tandis que les déclassés remplissent les bidonvilles. Cet éclatement du territoire, dû à la politique néolibérale, ne fait qu’accroître les inégalités et forge un nouveau imaginaire dominé par l’état de nature (T. Hobbes), les peurs sociales et les obsessions sécuritaires (Z. Bauman).

Les éléments relevés par notre travail comparatiste nous font adhérer à la thèse de la médiévalisation de la ville. La réapparition des citadelles et des ghettos, l’insécurité, le nomadisme et la ruse comme réponse à l’instabilité ambiante sont autant de traits communs au Moyen Âge et à notre époque.

Bibliographie

- ADORNO, Theodor W. 2003. *Prismes. Critique de la culture et société*, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique ».
- ADORNO, Theodor W. 1980. *Minima moralia*, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique ».
- BAUDRILLARD, Jean. 1981. *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, coll. « Débats ».
- BAUMAN, Zygmunt. 2008. *L'amour liquide, de la fragilité des liens entre les hommes*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel ».
- BAUMAN, Zygmunt. 2010. *La vie en miettes*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel ».
- BENJAMIN, Walter. 2000. *Œuvres I et III*, Paris, Gallimard, coll. « Essais ».
- BLAKELY Edward J. et Mary G. SNYDER. 1997. *Fortress America : Gated communities in the United States*, Washington DC, Lincoln Institute of Land Policy, Brookings Institution Press et Cambridge.
- BLOCH, Ernst. 1977. *Héritage de ce temps*, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique ».
- CALVINO, Italo. 1996. *Les ville invisibles*, Paris, Seuil, coll. « Points ».
- CAMBIER, Alain. 2005. *Qu'est-ce qu'une ville*, J. Vrin, coll. « Chemins philosophiques ».
- D'ORS, Eugenio. 2000. *Du baroque*, Paris, Gallimard, coll. « Essais ».
- ECO, Umberto. 2008. « Le nouveau Moyen Âge », dans *La guerre du faux*, Paris, Grasset, coll. « Les cahiers rouges ».
- ETIENNE Jean et Henri. MENDRAS. 1996. *Les grands auteurs de la sociologie*, Paris, Hatier, coll. « Initial ».
- GALEANO, Eduardo. 1981. *Les veines ouvertes de l'Amérique latine. Une contre-histoire*, Paris, Plon, coll. « Terre Humaine. Civilisations et sociétés ».
- GUIBERT, Joel et Guy JUMEL. 2002. *La socio-histoire*, Paris, Armand Colin, Paris, « Coursus ».
- IPARRAGUIRRE, Sylvia. 2007. *El muchacho se los senos de goma*, Buenos Aires, Alfaguara. Ebook
- KLEIN, Naomi. 2008. *La stratégie du choc ou la montée d'un capitalisme du désastre*, Leméac/ Actes Sud.
- LIPOVETSKY, Gilles et Sebastien CHARLES. 2004. *Les Temps Hypermodernes*, Paris, Grasset, coll. « Nouveau Collège de Philosophie ».
- MATTEI, Jean François. 2004. *La barbarie intérieure*, Paris, PUF, coll. « Intervention philosophique ».
- MARTINI, Juan. 2002. *Puerto Apache*, Buenos Aires, Sudamericana.
- MARX, Karl. 1994. *Oeuvres IV (Politique)*, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade ».
- MORIN, Edgar. 1994. *Sociologie*, Paris, Seuil, coll. « Points ».